

## Entretien

David Bernard  
avec Marie-José Latour et Sophie Pinot

### Les pudeurs du sujet et l'obscénité de l'époque

« La pudeur concerne le sexe comme secret. Ce secret est inaccessible au langage non seulement parce qu'il lui est antérieur de bien des millénaires, mais avant tout, parce qu'il est, à chaque fois, à son origine. »

Pascal QUIGNARD

*Pour la troisième fois cette année, un partenariat du pôle 8 de l'EPFCL avec la médiathèque Louis Aragon de Tarbes et la librairie Les Beaux Jours, nous a donné l'occasion d'une rencontre et d'un échange, le 6 mai 2017, autour du livre collectif Effraction de la pudeur <sup>1</sup>, avec David Bernard, contributeur de l'ouvrage. Nous vous proposons ici une retranscription de quelques moments de cet échange. Nous en avons gardé le style oral en espérant qu'il vaille invitation à la lecture dudit ouvrage.*

**Marie-José Latour** : Nous remercions David Bernard, psychanalyste à Rennes, membre de l'EPFCL, maître de conférences à l'Université, d'avoir généreusement accepté, après la séquence de travail à l'unité de Pau du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest, de prolonger son temps parmi nous. Il est l'auteur de nombreux articles dans plusieurs revues, notamment le *Mensuel* de l'EPFCL, et d'un ouvrage, *Lacan et la honte* <sup>2</sup>, dont il était venu nous parler il y a cinq ans.

Avant de lancer l'échange sur sa contribution et le thème de la matière, je voudrais vous présenter en quelques mots cet ouvrage et le contexte qui l'a permis. Ce livre est né à la suite d'un colloque pluridisciplinaire organisé par le Centre Primo Levi en 2015 sur le thème « Pudeur et violence ». Notre collègue Armando Cote, qui y travaille, a eu l'occasion d'en faire une présentation dans un article du *Mensuel* de l'EPFCL <sup>3</sup>. Créé il y a plus

de vingt ans, ce centre a pour projet de former, de soigner, d'accueillir des personnes réfugiées politiques, victimes de tortures et de violences. Aux côtés d'artistes, de juristes, de psychanalystes, plusieurs collègues de notre École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien y ont donné une contribution, Claire Christien-Prouet qui a par ailleurs dirigé l'ouvrage, Armando Cote, Colette Soler, et donc David Bernard.

Pour débiter notre échange, remarquons qu'il est peut-être un peu surprenant de trouver le mot de « pudeur » associé avec celui de « psychanalyse », psychanalyse dont on a plutôt l'idée que, invitant un sujet à dire ce qu'il n'ose pas se dire à lui-même, elle suspendrait au moins la pudeur morale. La visée analytique communément attendue comme révélation de l'inconscient associée à ce terme de pudeur pose un premier paradoxe, dont tu fais, me semble-t-il, le cœur de ton titre dans cet ouvrage, « La pudeur, la honte et le privé », qui appelle une distinction des termes.

**David Bernard** : Cet article reprend l'intervention que j'avais faite dans le cadre de ce colloque organisé par le Centre Primo Levi. Pour en venir au contexte particulier et compliqué dans lequel travaillent les collègues de ce centre, j'avais eu pour ma part le souhait d'interroger, sur le plan de la structure, *via* une psychopathologie lacanienne de la vie quotidienne, la façon dont adviennent la pudeur et son envers, la honte. À partir de moments cliniques très simples, très quotidiens, voire anecdotiques, il s'agissait de poser la fonction structurale de la pudeur et de la honte, pour ensuite pouvoir interroger ce qu'elles deviennent dans des contextes où la gravité des faits cliniques comporte toujours le risque de faire écran et de nous empêcher de penser.

Je suis donc reparti de ce qui m'avait déjà frappé à l'époque où j'avais fait ma thèse, au sujet du cas du petit Hans. Ce petit garçon de trois ans avait une phobie des chevaux. Freud nous rapporte alors les échanges qu'il a eus avec son père autour de cette phobie et comment lui est venu, pour la première fois, l'affect de pudeur. Les tout-petits ne connaissent pas cet affect, et Freud dira même qu'il y a un désir d'exhibition chez eux. À un moment donné on a donc un dialogue entre Hans et sa mère, lors d'une scène de la vie quotidienne, la toilette. Hans remarque que sa mère le poudre partout sauf à l'endroit du sexe. Il lui demande alors : « Pourquoi tu n'y mets pas le doigt ? », sa mère lui répond : « Parce que c'est une cochonnerie », et Hans de lui demander « mais c'est quoi une cochonnerie ? », et sa mère « parce que c'est inconvenant », et Hans en riant de conclure « Oui mais ça fait plaisir ! ».

Freud note que deux jours après Hans fait son premier rêve de censure, premier rêve où il y a un désir refoulé. Le désir d'exhibition de Hans se trouve refoulé et le lendemain du rêve le père rapporte que pour la première fois, alors qu'ils font une promenade et qu'à un moment Hans veut aller faire pipi, il demande à aller dans un coin pour qu'on ne le voie pas. Le voilà dorénavant sensible à cet affect de pudeur. En travaillant cela de près, on voit, dans ce court dialogue, comment un enfant, rencontrant la sexualité, rencontre quelque chose qui va le diviser, une jouissance qui ne convient pas tout à fait, en l'occurrence ici cette demande de satisfaction que Hans adresse en toute innocence à sa mère. Il lui en revient que « ça », il ne peut pas le demander. Autrement dit, pour la première fois, l'enfant vérifie la division entre la demande et le désir, de même qu'il y a quelque chose que l'on peut certes désirer mais qui ne trouvera pas totalement satisfaction. Ce moment de division se rencontre *via* cette jouissance dont on ne peut pas parler naturellement, ni à trois, quatre ou cinq ans, ni plus tard à l'adolescence quand cela va se réveiller, amenant les affects de honte et de pudeur.

**Marie-José Latour** : Alors, l'envers de la pudeur, dis-tu, ce serait la honte, ce n'est donc pas l'obscénité.

**David Bernard** : Cette formulation n'est pas bonne. Disons plutôt qu'il y a d'abord la sexualité, cette satisfaction pas comme les autres. La satisfaction orale pour les tout-petits est en effet plus facilement articulée et articulable à la demande. La demande de satisfaction sexuelle, quant à elle, adressée aux parents lui revient *via* cet interdit. Cette jouissance qui ne convient pas est donc marquée d'une perte et c'est à ce point que se connecte le privé. Lacan s'arrête sur l'équivoque du privé. Ce qui fait la vie privée, c'est ce dont on est privé. Ce qu'il y a sous le voile de la pudeur, ce qui fait notre pudeur, c'est notre manque. On croit souvent que ce qui fait notre vie privée, ce qui serait le secret de notre pudeur, serait ce que l'on a. En fait, ce que Lacan, avec Freud, démontre, c'est que c'est ce qu'on n'a pas, ce qui nous manque, qui fait notre vie privée.

À cette jouissance qui ne convient pas, du fait d'être marquée par le manque, vont par ailleurs s'ajouter d'autres détours et d'autres affects, dont la honte. La honte, telle que Lacan la redéfinit, est le moment où le sujet se trouve réduit, sous le regard de l'autre, à son désir honteux et à cette jouissance inconvenante. Nous croyons alors que cette jouissance est inconvenante du fait qu'elle serait marquée du sceau de l'interdit, alors que cet interdit masque d'abord un impossible. La jouissance est inconvenante

d'abord du fait qu'on parle. C'est ça qui fait que sur le plan de la jouissance, il va y avoir pour l'être parlant une perte et que la jouissance sexuelle sera toujours non harmonieuse, manquante, laissant place à un désir qui divise le sujet.

C'est ce qui va permettre à Lacan de relire tout autrement ce que l'on appelle les phases, les stades. On avait l'idée que l'enfant allait grandir en passant d'une phase à l'autre et qu'il allait devenir de plus en plus mature, sachant de mieux en mieux adapter son désir à la réalité, jusqu'au moment où il deviendrait adulte, c'est-à-dire enfin pleinement adapté ! Nous savons que c'est une supercherie, puisqu'il suffit de voir, note Lacan, ce que les adultes font de leur vie pour comprendre ce que ce serait d'être pleinement adapté au monde ! Lacan va donc montrer que, sur le plan de la sexualité, le sujet rencontre quelque chose qui va le diviser et dont il va ressortir avec une question sur son désir : « Qu'est-ce que c'est que ça ? », puis « qu'est-ce que je veux ? » Plus tard cette question sera liée avec l'Autre sexe, non sans un réveil de la pudeur et de la honte. Comment être suffisamment homme ou suffisamment femme ? Comment savoir aborder l'Autre sexe ? Le sujet fera alors l'expérience du manque d'un savoir, d'un modèle type pour être homme ou femme, pour savoir comment aborder l'autre.

Hier <sup>4</sup>, une jeune fille nous expliquait ainsi comment, dans la cour de récréation, pour aborder l'autre, on envoie un émissaire, on demande à Untel d'aller demander à l'élu(e) s'il ou elle voudrait bien, etc. Des choses vont s'inventer, ça va faire toute une aventure, des choses heureuses ou malheureuses, sur le fond qu'il n'y a pas ce qui permettrait de rencontrer l'autre de façon harmonieuse. Lacan le radicalisera avec sa formule « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Par rapport à cela, l'obscénité serait de vouloir gommer, rejeter cette dimension du manque, cette perte qui va se faire cause d'un désir et qui va être le point de départ de notre lien à l'autre. Supposant que l'autre a ce qui nous manque, il va se dessiner en effet une positivité de ce manque. Chez les tout-petits, les cadeaux qu'ils font, un caillou brillant, une feuille, ces petits riens, on peut les considérer comme l'envers de l'obscénité. L'obscénité de l'époque, c'est de croire qu'il faudrait donner ce qu'on a et que plus on donne quelque chose qui vaut cher, mieux ce serait ! Ce qui fait l'époque, avec le discours qui la régule, le discours capitaliste, c'est de rejeter cette dimension du manque, cette positivité du manque qui permet de faire lien. On pourrait opposer aux petits riens donnés par les tout-petits la revente sur Ebay au lendemain de Noël...

Sur la pudeur, je voudrais souligner l'intérêt de la formule de Lacan concernant l'amour quand il dit qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, autrement dit, aimer, c'est donner son manque à l'autre, c'est donner un signe de désir à l'autre. La vertu de la pudeur serait à situer de ce côté-là, qui n'est pas celui des fausses pudeurs.

**Marie-José Latour** : Je voudrais insister un peu sur cette question de l'époque. Il y a au moins deux choses dans ce que tu viens de dire.

D'une part, la question de l'obscénité structurale, l'obscénité qui se trouve dans le fait même de parler. L'obscénité, c'est ce qui est *ob-scène*, jeté devant la scène, en dehors de la scène. L'obscène c'est ce qui est hors de ce qu'on montre et donc c'est ce qui vient crever l'écran de la représentation. Tu disais tout à l'heure que ce n'était pas une bonne idée de faire de la pudeur l'envers de la honte, et en effet ce n'est jamais une très bonne idée d'être dans une approche binaire du monde et de notre rapport au monde. Comment d'ailleurs pourrait-il y avoir de la pudeur sans obscénité ?

Le deuxième point, c'est la question de l'époque, une question très importante. Aujourd'hui, on a souvent l'idée d'une époque qui serait plus obscène que d'autres. L'intrusion des images, la connexion permanente, l'importance croissante de la technologie induiraient plus de difficultés à pouvoir constituer un espace soustrait au public, soustrait à la vue de tous, cet espace que les enfants construisent petit à petit dont tu parles très bien dans ton article.

**Sophie Pinot** : Tout parent peut avoir en tête ces matins où les enfants, avec tout ce qui est étalé sur la table du petit déjeuner, construisent une barrière, avec les pots de confiture, le paquet de céréales, la bouteille de jus d'orange, une limite qui vient couper quelque chose du regard, et délimiter des espaces entre les enfants, ce qui leur permet d'établir des distinctions. Voilà une petite chose du quotidien qui vient témoigner du fondement structural de ce que les enfants inventent spontanément.

**David Bernard** : Ce que vous dites me permet de souligner en quoi la pudeur, comme je le dis dans le texte, est un affect de séparation. Pour exemple, on sait comment la vie matinale d'une famille est un haut lieu de la demande parentale, et comment souvent les enfants y résistent par un désir d'Autre chose. Voilà qui fait souvent les moments de petite ou grande tension de cette vie familiale, quand l'enfant résiste à se régler sur la montre parentale. Le désir est en effet ce qui permet de faire un pas de côté par rapport à la demande de l'Autre, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas que l'Autre

demande. Ce serait terrible si l'Autre ne demandait rien. Il y a l'Autre qui propose ça, et heureusement qu'il y a une offre, et en même temps le désir est toujours désir d'autre chose. Le désir de l'Autre est désir d'autre chose que ce que l'Autre demande. Il demande ceci ou cela mais au fond la question est : « Qu'est-ce qu'il me veut ? » La pudeur sera également connectée à ce désir en tant qu'« à côté de ». Nous sommes déterminés en partie par la façon dont on est parlé par l'Autre mais aussi par la façon dont on est regardé par l'Autre. L'appui sur le regard de l'Autre, la demande d'un regard désirant – comme quand un enfant dit, juste avant de tirer dans le ballon, « Maman, regarde ! » – sont importants et fondateurs. Mais il peut aussi y avoir cette idée très aliénante de s'éprouver toujours regardé. La pudeur va de pair avec cette séparation d'avec le regard et le désir de l'Autre. La pudeur va avec le secret, les limites. Quand un petit enfant dit son premier secret, il vient chuchoter à l'oreille, un « psch, psch, psch » qui ne veut rien dire d'autre que quelque chose qui ne se dit qu'à moitié, quelques points de suspension, signe d'un désir de...

**Marie-José Latour** : Pour poursuivre sur cette question de l'époque, si on s'en réfère à l'étymologie, *l'époché* est, dans la tradition philosophique, cette suspension soudaine ; au sein de la recherche, il s'agit de cet arrêt qui nous conduit à examiner ce qui surgit sans pouvoir recourir à un savoir préalable. C'est l'inconfort d'être de son époque ! Ce que certains tentent de recouvrir à force de « De mon temps, c'était mieux ». C'est ce qui est difficile dans le fait d'être contemporain, c'est de penser ce qui jusque-là n'était pas pensable. Tous les chantres de la morale, de la bienséance, de la pudibonderie, etc. sont prêts à dénoncer l'obscénité de notre époque à force de fausse pudeur ! Philippe Ariès, qui était, il y a longtemps, au programme de mes études, rappelait dans *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1973) que tout n'a pas toujours été pareil. Dans un chapitre de son livre qui s'intitulait, me semble-t-il, « De l'impudeur à l'innocence », il évoquait comment le journal d'Héroard, médecin de Louis XIII, mettait en série la grossièreté des plaisanteries et l'indécence des gestes liés à l'absence du sentiment de l'enfance et de l'idée d'éducation. Autant de choses qui nous vaudraient aujourd'hui une information préoccupante dans l'heure. Cette question de l'époque est donc essentielle, elle nous oblige à penser la question de la pudeur dans sa dimension actuelle.

Récemment, une jeune fille de quinze ans, qui vient parler de ses difficultés à se faire une conduite, m'explique que ses parents lui ont demandé un droit de regard sur son usage des réseaux sociaux. Elle en est totalement scandalisée. Elle m'explique : « Mais quand même, c'est intime, ça ! Ce qu'on

poste sur Facebook, c'est personnel... quand même ! » Pour elle, l'obscénité n'est pas dans l'échange avec ses amis, fût-il un échange public, mais bien dans le regard que pourraient porter des adultes sur ce qu'elle ne leur confie pas, au point où précisément il s'agit de ce qu'ils n'ont pas à voir, de ce qui ne les regarde pas, le point où il s'agit de faire sans eux. Nous sommes donc convoqués sur cette question de la pudeur, dans une déclinaison actuelle, qui ne devrait pas nous effaroucher.

**David Bernard** : Du point de vue de la psychanalyse, « privé » et « public » ne sont pas à opposer, il y a une porte entre les deux pour une raison structurale très précise. Ce qui fait l'intime, c'est ce qu'on a perdu et que l'on va supposer que l'Autre a. C'est une des raisons pour lesquelles Lacan a pu parler de l'extime en lieu et place de l'intime du privé. Cette jeune fille nous rappelle que c'est logique que du privé s'échange en public, saint Augustin en parlait déjà. Entre eux, les jeunes vont tenter d'inventer une façon de faire, séparément de l'Autre parental. Ce « séparément » est ici essentiel. Il vaut aussi pour les adultes qui ont à supporter les inventions des adolescents. Je suis frappé de voir que l'on met davantage l'accent sur les risques, qui existent bien sûr, de ce qui s'invente à l'adolescence, plutôt que sur ses vertus, qui existent aussi. Il y a ce livre au titre un peu provocateur, *La Vie privée, un problème de vieux cons*<sup>5</sup> ? Il passe en revue tout ce qui peut se dire de très sévère sur le rapport des jeunes avec Internet, les réseaux sociaux, et pointe en somme la difficulté d'accueillir le nouveau, ainsi que l'on nommait l'adolescent dans l'Antiquité. En somme, on parle beaucoup plus de la crise des adolescents que de la difficulté parentale de supporter et d'accueillir quelque chose qui n'est pas ce que la génération d'avant avait programmé. Hannah Arendt y insiste de façon très juste dans *La Crise de la culture*.

Vous connaissez l'histoire de ces deux jeunes filles qui, dans la voiture du père de l'une d'elles, sont sur leur téléphone. Le père un peu surpris de les voir chacune sur leur smartphone leur suggère de plutôt parler ensemble, ce à quoi sa fille rétorque que justement elles ne souhaitent pas qu'il entende ce qu'elles ont à se dire, et que pour cette raison elles sont en train de s'envoyer des textos ! L'invention et l'utilisation des réseaux sociaux rejoignent par ailleurs la question de l'initiation, sur laquelle Lacan insiste beaucoup, pour dire que là où il y a un manque de savoir, il reste à inventer quelque chose. Bien sûr, cela est récupéré aujourd'hui par tous les as du *marketing*. Freud le disait déjà, il y a le détachement d'avec les parents mais c'est un détachement qui ne va pas sans chercher d'autres références, d'autres figures. Et là le *marketing* va venir dire ce qu'il faut pour être dans le coup !

La jeune fille rencontrée hier parlait de ça également, de la difficulté radicale que cela peut être d'être rejeté par les autres qui, eux, arrivent à faire bande. Là où un jeune cherche à se faire une place, s'il est rejeté, cela peut le confronter en effet à une grande solitude. Faute de pouvoir être accueilli comme sujet désirant, le sujet peut s'éprouver comme réduit à un objet, un objet de trop, rejeté par l'autre, « le boulet », etc.

Il faudrait également sur ces questions donner son poids structural à la question du virtuel. N'y a-t-il pas toujours un écran dans la rencontre avec l'autre ?

**Marie-José Latour** : Peut-être ne faut-il pas perdre de vue que le premier des écrans, c'est le fantasme. L'écran de nos appareils numériques est une déclinaison contemporaine de nos feuilles blanches et autres. Cette forme nouvelle nous oblige à nous déplacer un petit peu et à penser autrement.

Cela me conduit à évoquer le film dont il est question également dans *Effraction de la pudeur* <sup>6</sup>, film que j'ai eu l'occasion de voir récemment en présence d'un de ses réalisateurs : *Eau argentée, Syrie autoportrait*. Ce film a été réalisé en 2014 par Ossama Mohammed et Wiam Simav Bedirxan. Depuis 2011, le cinéaste syrien Ossama Mohammed est exilé en France pour avoir critiqué le régime de Bachar el-Assad. À travers les vidéos postées sur Youtube par les cinéastes amateurs, il compose un film à partir de cette mosaïque d'images, souvent de très mauvaise qualité, et à partir de sa rencontre avec Simav Bedirxan dont il reçoit un jour un message sur son ordinateur. Depuis Homs assiégée, elle lui demande : « Qu'est-ce que tu filmerais si tu étais à ma place ? » Le montage du film fait surgir quelques questions inconfortables : que suis-je en train de faire ? Qu'est-ce que regarder ? Un regard peut-il être innocent ?

Les cinéastes nous rappellent qu'on ne saurait échapper au cadrage. Dès que l'on regarde le monde, on le regarde à partir d'une place, d'un endroit, déterminant une part de ce que l'on voit et de ce que l'on ne voit pas. Ainsi, ce que voit de la Syrie Ossama Mohammed depuis Paris n'est pas ce que Simav voit du même pays depuis Homs ou Alep. C'est par le montage que quelque chose de profondément bouleversant se dessine. Le montage fait surgir la place du sujet, une autre place que celle de victime. Patrick Hochart <sup>7</sup> remarque très justement dans le livre qu'on peut « faire honte » mais qu'on ne peut pas « faire pudeur ». La pudeur est liée à la question du sujet. C'est ce que j'ai aussi entendu lorsque cette jeune fille s'est indignée de l'intrusion de ses parents et c'est ce mouvement de pudeur qui lui permet de penser sa responsabilité dans ce qu'elle donne à voir.



Il ne faut donc pas perdre de vue les différentes fonctions de l'écran, soulignons-en au moins deux : projection et protection. Chacun qui a affaire aux écrans a affaire à cela.

**David Bernard** : Le problème, me semble-t-il, c'est le risque, *via* les écrans, d'une homogénéisation des modalités de jouir. Dans les jeux vidéo par exemple, il s'y invente beaucoup de choses, mais le marché récupère cette dynamique pour que le *youtubeur* très suivi soit en même temps le support de la vente de tout un tas de produits qui n'ont pas grand-chose à voir avec sa création. C'est là qu'il y a un risque, à partir du moment où l'écran n'est pas celui à partir de quoi on peut vagabonder, donner des suites à son désir d'Autre chose.

Aujourd'hui certains collègues enseignants se plaignent de ce que les étudiants regardent leurs écrans pendant les cours ; certes, nous ne regardions pas les écrans, mais ne regardions-nous pas par les fenêtres ? Quand est-ce que le cours était si génial que tous les étudiants étaient en train de le suivre béatement ? Le problème c'est quand le cadre, par lequel on pourrait donner des suites métonymiques au désir, se trouve envahi immédiatement par quelque chose, une publicité par exemple, qui vient sur l'écran, alors qu'on ne l'a pas demandé. C'est ça qui est dramatique, la pub qui s'impose à vous et qui vient boucher ce que vous vouliez voir, pour vous dire ce qu'il faut aller voir ; là se trouve l'obscénité, on pourrait dire l'obscénité marchande.

**Sophie Pinot** : C'est l'obscénité du « tout vu, tout su, tout entendu », quand plus rien ne permet d'empêcher l'effraction, c'est là que ça devient problématique.

**David Bernard** : Le souci de Lacan était de réveiller son auditoire, son jeune auditoire. Il était très dur avec les jeunes, quand il relevait leur façon éhontée de participer au système capitaliste. Quand il propose de faire de la pudeur une vertu, c'est parce que, dit-il, « on ne la verra plus ». Je souligne : Lacan ne dit pas que la vertu de la pudeur disparaîtra, mais qu'on ne la verra plus. Il parle ici de la pudeur comme vertu<sup>8</sup> non pas au sens de la morale, mais au sens de l'éthique analytique. Il s'agit là d'une pudeur structurale, comme affect, signe de la rencontre du réel, et donc de la vérité comme « pas toute à se dire ». La pudeur sera ainsi une vertu, dans la mesure où elle permettra au sujet de mieux se situer au regard de ce réel. Et d'ailleurs, n'est-elle pas au principe même de l'association libre, laquelle invite à ne céder ni devant la pudeur, ni devant la honte, mais à déchiffrer

de quoi ces affects sont le signe ? *A contrario*, on ne verra plus la vertu de la pudeur dans un temps où la logique scientifico-capitaliste voudrait imposer l'idée d'une vérité comptable, entièrement calculable, et donc dévoilable.

Il fit d'ailleurs une remarque similaire sur la honte. « Vous êtes servis, il n'y a plus de honte », dira-t-il également à son auditoire. Il n'y a plus de honte en apparence quand on s'aliène à la demande du discours contemporain, et que cela vient alors gonfler la suffisance moïque. Raison pour laquelle il invitait ses élèves à faire ou à refaire une tranche d'analyse, laquelle les conduira à retomber sur « une honte de vivre gratinée ». Ainsi, il n'y a plus de honte, aussi bien que, à la mesure même de cette tentative d'effacement, de la honte en retour ! Une honte de vivre, qui restera alors à déchiffrer.

**Marie-José Latour** : C'est le fait même de parler qui voile...

**David Bernard** : ... et qui dénude. Les deux.

**Marie-José Latour** : Oui, très juste. Giorgio Agamben pose la question de savoir s'il y a une nudité humaine. En effet, « nu comme un ver », pour l'être parlant, ce n'est pas possible. Il ou elle ne peut pas être nu comme le ver, puisque le ver ne sait pas qu'il est nu ; ne parlant pas, il n'est pas confronté à l'alternative de l'être ou pas !









**David Bernard** : Le problème, lorsqu'ils se retrouvent nus, c'est : où vont-ils aller ? C'est la question de tout adolescent, la question de son orientation. Que l'on peut entendre sur le plan structural : que vais-je faire de mon désir ? Vais-je aller à gauche ou à droite pour savoir et trouver comment rencontrer l'autre ? Il y a ici l'appel structural au fameux conseiller d'orientation. Et là est le vrai risque, pour Lacan. Il va beaucoup parler à propos de la jeunesse du risque de l'égarement. Là où pourrait s'inventer quelque chose qui permettrait de donner des suites singulières au désir, au fantasme, à l'écran de chacun, singulier, le risque est de s'égarer en allant rejoindre ce qui est commandé par la multitude des offres à jouir du discours capitaliste. Le risque est d'aller totalement se formater à la logique capitaliste, sur fonds de reniement de son propre désir, avec les effets délétères de retour de ce reniement.

**Marie-José Latour** : Ce serait donc cela, l'effraction souhaitable de la pudeur. Ce serait une effraction soustractive, en quelque sorte. Une effraction en creux dans la volonté de transparence, dans notre difficulté à supporter le

sens interdit que certains enfants ne manquent pas d'afficher sur la porte de leur chambre.

**David Bernard** : La pudeur, c'est un effet de langage qui n'est pas d'éducation. Ce n'est pas une simple convention, imaginaire et culturelle, mais un effet de la marque du langage sur le corps jouissant de l'être parlant.

*Mots-clés : pudeur, honte, obscénité, époque, jouissance, séparation.*

- 
1.  C. Christien-Prouet (sous la direction de), *Effraction de la pudeur*, Toulouse, Érès, coll. « Centre Primo Levi », 2016.
  2.  D. Bernard, *Lacan et la honte*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2011.
  3.  A. Cote, « Haine et violence », *Mensuel de l'EPFCL*, n° 104, mars 2016.
  4.  Lors de l'entretien clinique à l'unité de Pau du CCPSO le 5 mai 2017.
  5.  J.-M. Manach, *La Vie privée, un problème de vieux cons ?* Limoges, Éd. Fyp, coll. « Présence », 2010.
  6.  A. Kalisky, « Quand le dévoilement restaure la pudeur. Du cinéma du tueur au cinéma de la victime », dans *Effraction de la pudeur, op. cit.*, p. 233-248.
  7.  P. Hochart, « Le tact de l'âme », dans *Effraction de la pudeur, op. cit.*, p. 27.
  8.  C. Soler, « La pudeur, une vertu », dans *Effraction de la pudeur, op. cit.*